

2

CAHIERS DE L'EESP

Martial GOTTRAUX

**PETIT GUIDE
POUR LA PLANÈTE
DES JEUNES**



**PETIT GUIDE POUR LA
PLANETE DES JEUNES**

Martial GOTTRAUX

**PETIT GUIDE POUR LA
PLANETE DES JEUNES**

Editions



LES CAHIERS DE L'EESP

L'Ecole d'études sociales et pédagogiques de Lausanne publie régulièrement des études et travaux réalisés par ses enseignants et chargés de cours, qui illustrent ses divers domaines d'activité, de recherche et d'enseignement, à l'intention de ses anciens étudiants, de l'ensemble des professionnels de l'action sociale et des milieux intéressés.

Le comité d'édition: Pierre Avvanzino,
Claude Pahud et Simone Pavillard.

Responsable de la diffusion: Jean Fiaux

Couverture - Conception: Charly Mausli
Maquette: Christian Collaud

Diffusion auprès des libraires:
Albert le Grand S.A., Temple 1, 1701, Fribourg.

© **Editions EESP**, case postale 152, CH-1000 Lausanne 24.
Imprimé en Suisse. Tous droits réservés.
ISBN 2-88284-001-2

L'ÉCOLE D'ÉTUDES SOCIALES ET PÉDAGOGIQUES (EESP)

L'Ecole d'études sociales et pédagogiques de Lausanne prépare à plusieurs professions sociales. Elle compte aujourd'hui cinq sections:

- Le Centre de formation d'éducateurs spécialisés,
- L'Ecole d'éducateurs et d'éducatrices de la petite enfance,
- L'Ecole d'ergothérapie,
- L'Ecole de service social et d'animation,
- La Formation des maîtres socio-professionnels.

Elle propose des cycles réguliers de formation à plein temps et en emploi (environ 400 étudiants), ainsi que des cours spéciaux de directeurs et directrices de lieux d'accueil pour jeunes enfants, de praticiens formateurs et de superviseurs.

L'Ecole d'études sociales et pédagogiques de Lausanne a été créée le 19 novembre 1964 par la fusion de l'Ecole d'assistantes sociales et d'éducatrices (1952) et du Centre de formation d'éducateurs pour l'enfance et l'adolescence inadaptés (1953).

Etablissement de formation professionnelle supérieure, membre de la Conférence suisse des Ecoles d'éducateurs spécialisés (CSEES), du Conseil suisse des Ecoles de service social (CSESS), du Comité suisse des Ecoles d'ergothérapie (CSEET), de la Coordination des Ecoles suisses d'animation socio-culturelle (CESASC), la Fondation *Ecole d'études sociales et pédagogiques - Lausanne* est reconnue et subventionnée par la Confédération suisse et les Cantons de Berne, Fribourg, Jura, Neuchâtel, Valais, Vaud et du Tessin.

SOMMAIRE

1. Introduction	11
1. Une jeunesse inventée	17
2. Une jeunesse qui (se) compte	23
3. Il y a jeune et jeune	27
4. Ecole et formation professionnelle: une roulette truquée?	33
5. Pas si déviants que ça!	41
6. La machine à faire des adultes	57

INTRODUCTION

Il existe plusieurs récits de l'évolution de la jeunesse au cours de ces dernières années, qui comportent diverses variantes selon les troubadours de service, selon qu'ils soient sociologues, psychologues, travailleurs sociaux, Jeanne Hersch ou Guy-Olivier Second. Presque toutes les versions font cependant des constatations assez similaires, quitte à en tirer des conclusions fort opposées. L'idée dominante est celle d'un changement de la jeunesse, qu'il débouche sur ce que je pourrais appeler la grande peur des jeunes ou, au contraire, une solidarité avec ces derniers.

Sans entrer dans les détails, ces changements seraient intervenus à plusieurs niveaux.

- C'est d'abord le développement de ce qu'il est convenu d'appeler la "culture des jeunes". Contestataire en 1968, désabusée voire cynique lorsque l'on passe de "l'imagination au pouvoir" au "no future", éclatée dans un fourmillement de groupes se reconnaissant et s'identifiant à leurs bannières musicales, cette nouvelle culture est souvent décrite comme s'opposant à celle des adultes, remettant en question les valeurs traditionnelles. Avec, comme thème important, cette fameuse "allergie au travail" qui se serait développée au cours de ces dernières années (Willener, 1984).

- Deuxième élément, le plus constamment spectaculaire: la drogue. Treize morts en 1974, cent nonante-huit en 1988. La progression est suffisamment forte pour que l'on ait pu parler de fléau social, associer abusivement aussi nombre des traits déroutants que présente une partie de la jeunesse à la toxicomanie.

- Les révoltes des jeunes, enfin, à Lausanne et à Zurich surtout. Ici, la violence, la drogue, l'aspiration à une nouvelle culture, l'allergie au travail, la zone, bien d'autres thèmes encore s'entremêlent pour donner de la jeunesse une image tantôt dangereuse, parfois positive, mais qui est quasiment toujours la description d'une altérité. Certains auteurs n'ont-ils pas été jusqu'à considérer la jeunesse comme une nouvelle classe sociale... (Enial, 1985).

Ce qui me paraît le plus remarquable dans les réactions des adultes à cette évolution est qu'elle ait été non seulement prise au sérieux, mais surtout qu'elle ait abouti à une réflexion, des propositions touchant l'ensemble des jeunes. Certes, il s'est toujours trouvé quelqu'un, spécialiste ou non, pour souligner le fait que toute la jeunesse n'a jamais été touchée par ces phénomènes. On a pu opposer les premiers de classe aux cancrs contestataires. Mais, souvent, de telles nuances ont cédé le pas à des propos qui considèrent l'évolution de la jeunesse et ses aspects problématiques comme le symptôme d'autre chose, de difficultés plus profondes affectant la plupart des jeunes. Les exemples d'une telle position sont nombreux. La généralisation de l'idée de prévention n'y est peut-être pas étrangère. N'est-il pas nécessaire, au moins dans l'optique d'une prévention primaire, d'agir sur les conditions de vie de tous pour éviter que quelques-uns ne chutent dans une forme quelconque de pathologie? (Castel, 1981).

Il faut noter aussi qu'il existe, à un très grand niveau d'officialité, l'idée qu'il est nécessaire de modifier sur des points fondamentaux les conditions de vie, d'étude et de travail des jeunes. Ainsi, le rapport sur la drogue de la Commission fédérale des stupéfiants de mars 1983 insistait-il sur la nécessité d'une prévention non spécifique supposant par exemple l'élaboration de programmes d'enseignement selon une conception globale et notamment "avec une importance accrue accordée aux arts, à l'art de vivre, à l'affectivité, en contrepois à l'activité intellectuelle" (Commission fédérale des stupéfiants, 1983). De même, les célèbres thèses concernant les manifestations de jeunes soulignent la nécessité de meilleures conditions d'apprentissage, de rues plus vivantes, de logements plus humains, d'écoles plus attentives aux besoins des enfants, de subventions en faveur de la culture alternative, etc... (Commission fédérale pour la jeunesse, 1980).

Or, que s'est-il passé? Nous nous trouvons actuellement devant un constat déroutant.

- Les propositions issues de la problématisation des manifestations de 1980 n'ont que rarement débouché sur des applications pratiques. L'école, les conditions d'apprentissage ne se sont que très peu améliorées. Quelques centres autonomes ont été ouverts, dont une grande partie ont été fermés ou transformés. Significatif: à Lausanne, les pouvoirs publics n'ont pas jugé nécessaire de trouver les 30'000 francs qui auraient permis au DEJ (Droits des Enfants et des Jeunes) de subsister. La prévention s'est surtout limitée à des campagnes d'information qui, bien que certainement utiles, restent très loin d'une véritable éducation à la santé et de programmes visant à augmenter la compétence sociale de l'enfant. Alors? Les

mesures préconisées après 1980 étaient-elles superflues? Ou s'est-on trompé sur l'appréciation de l'évolution de la jeunesse elle-même? Cette dernière, comme le suggéraient Gérald Bérout et Richard Müller, "ne serait-elle donc plus ce qu'elle n'a jamais été?"(Bérout, Müller, 1985).

A parcourir les sondages d'opinion, portraits actuels de la jeunesse, le dernier rapport de la Commission fédérale pour la jeunesse par exemple (1985), on voit en effet apparaître une modification de l'image de la jeunesse. Nous en serions revenus à des valeurs traditionnelles dans le monde du travail, de la sexualité, de la famille, par exemple. Cette image de tranquillité se trouve également confortée par la raréfaction des manifestations de jeunes.

Mais une telle évolution est-elle réelle? Au delà de l'apparente "tranquillité" actuelle, quelles sont les conditions de vie des jeunes, leurs problèmes, leurs aspirations? Pouvons-nous comme travailleurs sociaux ou, plus simplement, comme adultes, nous satisfaire du fait qu'il semble bien que, plus que jamais, les écoliers "écolent" et que les apprentis "apprenissent"? Il est bien difficile de répondre brièvement à toutes ces questions. C'est donc plus modestement que ce cahier EESP voudrait offrir aux étudiants et, peut-être, aux professionnels, comme un guide leur permettant d'accéder aux principales informations dont il semble nécessaire de tenir compte pour se former une opinion sur l'évolution actuelle de la situation des jeunes.

Un guide

Il n'est pas possible, en effet, en quelques pages de livrer toutes les informations, de discuter de l'ensemble des théories qui prétendent rendre compte de la situation et de la culture des jeunes. Il m'a donc semblé préférable de me borner à présenter

quelques faits essentiels, de résumer les principaux débats théoriques, en laissant une large place à la présentation de ressources bibliographiques qui permettront au lecteur d'aller "plus loin". Je précise à ce propos que toutes les références indiquées (ce fut l'un des critères de leur choix) sont disponibles à la bibliothèque de l'EESP.

Cette petite étude emprunte l'essentiel de son matériel à la sociologie et à la démographie. Je n'ai cependant eu aucun scrupule à me référer ici ou là à des travaux relevant de la psychologie sociale ou de la psychologie tout court tant il est vrai que les frontières séparant les diverses "sciences humaines" sont particulièrement floues - voire souvent artificielles - pour celui que n'enchaînent pas la tradition et les intérêts universitaires.

- Chaque chapitre s'ouvre par la présentation d'une problématique exprimée en des termes aussi proches que possible de nos interrogations et manières de parler quotidiennes. Suivent quelques informations théoriques. Il m'a semblé utile ici et là de reproduire quelques extraits de travaux typiques avant de donner une liste des références utiles. Quelques "colles" ou suggestions de réflexion viennent aussi stimuler les neurones du lecteur ou nous rappeler que les choses sont généralement bien plus compliquées que nous le pensons.

On n'oubliera pas, enfin, que la soif de connaissance n'est, pour un sociologue, que l'une des formes qu'impose notre société à la tendresse que suscite le sourire d'un enfant...

REFERENCES

G. Bérout, R. Müller, *La jeunesse n'est plus ce qu'elle n'a jamais été*, in: **Les Cahiers médico-sociaux**, Genève, 1985, No. 2.

- R. Castel, **La gestion des risques**, Minuit, Paris, 1981.
- Commission fédérale des stupéfiants, sous-commission “drogue”: *Rapport sur la drogue*, Berne, mars 1983, p. 73.
- Commission fédérale pour la jeunesse. *Thèses concernant les manifestations de jeunes de 1980*, Office fédéral de la culture, Berne, novembre 1980.
- Commission fédérale pour la jeunesse, “*Maman Helvetia + Père Etat*”, *Situation des jeunes en Suisse*, Berne, 1985.
- M. Enial, *Le débat de la jeunesse comme catégorie sociale marginale*, in: **Revue suisse de sociologie**, vol. 11, No. 2, 1985.
- Office fédéral de la santé publique, *La drogue en Suisse*, Rapport annuel des cantons, Berne, oct. 1985.
- Revue suisse de sociologie**, vol. 10, No. 1, 1984 (Quand les sociologues débattent du “problème” de la jeunesse...) (pp. 193-267).
- A. Willener, **L’Avenir instantané**, Favre, Lausanne, 1984.

1

UNE JEUNESSE INVENTEE

- Dis, papa, est-ce que les étoiles existaient avant qu'on les découvre?

- Oui, bien sûr! du moins... on est bien obligé de le croire...

- Mais alors... on va en découvrir d'autres encore?

- Peut-être, oui. On en découvrira si l'on veut en découvrir. Puis si on en a les moyens, aussi. De plus grands télescopes par exemple...

- Ah bon! Mais dis-moi! pourquoi s'est-on mis à construire des télescopes?

1.1 La jeunesse, une (re)construction sociale

La jeunesse nous apparaît comme une réalité biologique. Elle se présente également à beaucoup comme une évidence psychologique. Par exemple il est bien possible que ce qu'il est convenu d'appeler l'adolescence se caractérise par des propriétés physiologiques et psychologiques originales, distinctes de celles que l'on peut observer chez les enfants et les adultes. Cependant, même si l'on peut penser que certaines de ces propriétés sont a-historiques et se retrouvent dans toutes les

sociétés, le moins que l'on puisse dire est que la jeunesse n'est pas une étoile. C'est une réalité que nous construisons nous-mêmes en la regardant autant qu'elle préexiste à notre regard.

Chaque société développe des catégories lui permettant de distinguer les différents "âges de la vie". A chacune de ces périodes correspondent généralement des statuts, des rôles précis. Dans nos sociétés industrielles par exemple, l'enfant n'est pas censé travailler pour un salaire. Une société peut vouloir ou non justifier le système de classement des individus et des destins qui leur sont assignés en légitimant ces derniers par les différences biologiques et psychologiques qui marquent le vieillissement de l'homme. Le plus souvent cependant on aura recours à une sorte d'amalgame, de macédoine de justifications psycho-biologiques et relevant aussi d'autres systèmes de légitimation, ayant trait à l'accès aux rôles économiques et matrimoniaux par exemple.

C'est ainsi que les sociétés pré-industrielles distinguent souvent la catégorie des "jeunes adultes" composée des jeunes gens n'ayant pas encore accès au mariage. On s'accorde aussi généralement pour penser que l'adolescence est une "invention" (au sens de découverte) qui remonte au siècle dernier. La généralisation de la scolarité obligatoire, l'allongement de la durée des études, l'existence (de plus en plus fréquente dans nombre de pays industrialisés) d'une période de précarité de l'emploi après la formation professionnelle, autant de facteurs qui ont ensuite contribué au "raffinement" incontestable des catégories que nous utilisons pour distinguer diverses classes de jeunes.

Ce qui complique tout, c'est que les gens ont recours à des critères de classement qui peuvent différer considérablement

des distinctions “savantes” et qui, de plus, varient d’un milieu social à l’autre. L’échelonnement des âges de la vie est donc un produit social dont la variété reproduit la complexité de la stratification sociale elle-même.

C’est ainsi qu’un jeune s’exprime comme suit:

“Chez moi, je suis le taré de la famille, ils me prennent pour un moins que rien, parce que les autres, à mon âge, ils travaillaient déjà, tandis que moi, je suis là, je fais rien, les autres ils ont bien réussi”. (Jean-Charles Lagrée et Paola Luvsai, 1985, p. 13).

L’âge c’est donc du temps qui s’est écoulé, mais du temps comparé. C’est alors ce à quoi ce temps est référé qui nous renseigne sur la signification attribuée à chaque âge.

Il est bien clair que les propos précédents vont considérablement compliquer ma tâche dans la rédaction de ce cahier. Car qui donc vais-je considérer comme “jeune” dans les sections suivantes? On comprendra qu’il n’existe pas de réponse satisfaisante à cette question. Si je ne prenais en considération, par exemple, que les jeunes de 16 à 20 ans, je courrais le risque de voir un... “type” de 14 ans me proposer un bras de fer... “si tu es un homme”. Et à mon âge...

Mais reste quand même la consolation des faits exacts. Les jeunes? Les conscrits, selon l’Annuaire suisse de statistique (1987), sont des gens dont la taille est de 177,1cm, le poids de 68,2 kilos et le tour de thorax de 83,7cm (moyennes). A noter que la taille moyenne des conscrits français est de 172,33cm (1974).

Les petits Suisses sont devenus grands!

1.2 Quand ils en parlent

Philippe Ariès écrit ce qui suit à propos des “adolescents” des 16e-17e siècles:

“En fait, ce groupe de jeunes n’était pas du tout comparable à ce que nous appelons aujourd’hui le “peer group”, constitué spontanément de manière plus ou moins aléatoire, pour le plaisir ou le jeu. C’était un groupe de la communauté qui exerçait la police sexuelle, c’est-à-dire qu’il contrôlait le mariage, il veillait à la vertu des filles, au respect d’un certain modèle de relations entre les époux. Si, par exemple, la femme portait culotte ou si le mari, lui, portait trop ostensiblement des cornes, la jeunesse intervenait pour sanctionner le délit. Elle empêchait ou gênait le remariage des veufs. Elle avait aussi la fonction très importante d’organiser les jeux et les fêtes qui marquaient les temps forts de la vie de la communauté, en particulier lors du carnaval, ou de la période entre Noël et l’Epiphanie. Dans cette société, sans bureaucratie, sans service public, où l’Etat était encore très loin, la jeunesse avait à remplir des missions de caractère public. C’était comme si on lui reconnaissait en droit et dans certains secteurs une délégation de la communauté tout entière. Voilà un premier point qu’il faut reconnaître.” (in: Ariès, 1983, p. 18).

1.3 A lire sans télescope

P. Ariès, *Les classes d’âge dans les sociétés modernes occidentales?* in: **Les âges de la vie**, actes du colloque national de démographie (VIIe), Strasbourg, PUF, 1983.

J.-C. Chamboredon, *Adolescence terminée, adolescence interminable*, **Colloque national sur la post-adolescence**, PUF, Paris, 1983.

J.-C. Chamboredon, *La société française et sa jeunesse*, in: **Le partage des bénéfices**, Ed. Minit, 1966.

Collectif, **Jeunes d’aujourd’hui, Regards sur les 13-25 ans en France**, La documentation française, Paris, 1987. (Une

excellente présentation de la jeunesse. Voir pour cette section la contribution de G. Mauger, pp. 18-30).

L. Rosenmayr, *Les étapes de la vie*, in: **Communications**, No. 37, 1983.

1.4 Le coup de grâce

- Si je me trouve devant un Français de quatorze ans je risque de dire: “C’est un Français” et non “C’est un jeune”.

- Si je me fais bousculer dans une file d’attente par un adolescent je risque de dire: “C’est un malappris!” et non “C’est un adolescent”.

De même, l’auteur, vénérable quadragénaire, se fait régulièrement traiter de “jeune voyou!” lorsque, au guidon de sa moto, il se place en tête de file devant un feu rouge.

Conclusion? Etre jeune, c’est être ou se considérer comme tel dans des situations ou interactions sociales spécifiques. Il n’y a, en d’autres termes, pas de jeunesse “en soi”.

Et qu’est-ce qui pousse les gens à préférer considérer d’autres gens comme jeunes plutôt qu’une autre chose?

2

UNE JEUNESSE QUI (SE) COMPTE!

Combien sont-ils, ces jeunes? Et quelle est l'évolution prévisible de leur effectif? Il est important de pouvoir répondre à cette question aussi bien du fait que le vieillissement démographique actuel nous oblige à prévoir comment et dans quelle mesure la population active va se reproduire, que pour les besoins de la planification (équipements scolaires, parascolaires par exemple).

Quelques indications:

2.1 De moins en moins de jeunes

Au premier janvier 1988, la structure démographique de la population suisse était la suivante:

- moins de 20 ans: 24.1%
- 20-65 ans: 61.5%
- plus de 60 ans: 14.4%

En 1971, les jeunes représentaient encore le tiers de la population.

On notera encore que la population de la Suisse s'accroît faiblement (de 0,70% en 1987), le 40% de cette augmentation étant dû à un excédent des naissances (17'000 unités) et le 60% au gain migratoire (26'500 unités). Cependant ces proportions varient selon les régions. C'est ainsi que, dans le canton de Vaud, la population a augmenté de 6'001 personnes entre le 31 décembre 1985 et le 31 décembre 1986, le 84% de cet accroissement étant expliqué par un solde migratoire positif.

2.2 Une faible fécondité

Le constat précédent s'explique par l'effet de l'accroissement de l'espérance de vie qui atteint 72,40 ans pour les hommes et 79,08 ans pour les femmes (1978-1983), contre respectivement 58,14 ans et 61,41 ans en 1921-30.

On constate également une baisse de la fécondité. Selon le Professeur Gilliland: "Avec 1,5 enfant par femme en âge de procréation, sa population (celle de la Suisse, nda), si les conditions présentes se perpétuaient, diminuerait à terme de plus de 1% l'an" (Pierre Gilliland, 1984, p. 22).

Il est par ailleurs prévisible que la situation s'aggravera quelque peu à partir de 1994 environ. Nous bénéficions en effet actuellement "des enfants des enfants" du "baby boom" des années 60 à 65 (1964: 112'890 naissances contre 73'600 en 1981).

Il est donc important de se souvenir du fait que nous devons en grande partie à l'immigration le renouvellement de la population jeune et active.

On notera encore, contre des scénarios catastrophistes, qu'avec le taux de croissance actuel la Suisse n'éprouvera vraisemblablement pas de difficultés à financer les rentes des personnes âgées (Gilliland: FEAS, 1987), et ce en dépit du fait

que leur proportion atteindra de 21 à 28% de la population totale en 2040, selon les hypothèses de fécondité retenues (Gilliand, 1982, p. 34).

Mais les astres sont avec nous!

2.3 Des couffins et des astres

“En l’an de grâce 1986 naquirent 6’154 enfants dans le canton de Vaud. Ensemble, ils pesaient environ vingt tonnes et, mis bout à bout, mesuraient près de trois kilomètres. A part ça, ils étaient tous roses et beaux et chacun avait un petit quelque chose de l’oncle Alfred ou de la cousine Valentine, surtout le profil.

Mais quel était leur signe?”

Naissances selon le signe du zodiaque et le sexe, Vaud 1986.

Signes du zodiaque	Garçons	Filles
Bélier	293	247
Taureau	296	254
Gémeaux	288	243
Cancer	273	244
Lion	288	250
Vierge	290	262
Balance	235	251
Scorpion	259	239
Sagittaire	245	205
Capricorne	230	207
Verseau	248	245
Poissons	295	267

Numéros déc. 1987

2.4 Des lectures qui comptent!

Annuaire statistique de la Suisse, Berne, juillet 1987.

Pierre Gilliand, Pascal Mahon, *L'AVS à 66 ans: pourquoi nous fait-on peur?*, in: **Revue FEAS**, Carouge, 1987-2.

Pierre Gilliand (éd.), **Les défis de la santé: les coûts et l'assurance**, Réalités sociales, Lausanne, 1986.

Pierre Gilliand (éd.), **Vieillir aujourd'hui et demain**, Réalités sociales, Lausanne, 1982.

Pierre Gilliand (éd.), **Familles en rupture, pensions alimentaires et politique sociale**, Réalités sociales, Lausanne, 1984.

Société suisse de statistique et d'économie politique (éd.), **Les Suisses vont-ils disparaître?** Haupt, Berne, 1985.

On consultera également les annuaires publiés par chaque canton ainsi que, pour le canton de Vaud, l'excellente revue "Numéris" (SCRIS, Lausanne).

3

IL Y A JEUNE ET JEUNE

L'usage même du terme de jeunesse construit comme un groupe homogène, ce qui gomme la diversité des jeunes et de leurs destins. Bien sûr! il existe certains comportements ou obligations - scolaires par exemple - qui caractérisent la quasi totalité des jeunes. Il n'en reste pas moins "qu'il y a jeune et jeune" et que la diversité de leurs situations peut faire souvent douter du bien-fondé de l'emploi du terme de "jeune" pour caractériser l'ensemble de cette population.

Essayons de montrer cette diversité.

3.1 L'état civil des parents

"Lorsque l'enfant paraît"...

D'accord!

Mais où paraît-il?

- Dans 5,7% des cas, l'enfant naît hors mariage (44% en Suède!) (Numéris, mars 1986).

- Cependant, le divorce intervenant bien sûr souvent après la naissance de l'enfant, la proportion de familles monoparentales (chef de ménage vivant avec ses enfants) atteint le 10,5% de l'ensemble des ménages avec enfants. On peut s'attendre à

une augmentation de cette proportion (Olivier Blanc in: Association internationale des démographes de langue française, 1986, p. 134).

3.2 La nationalité à la naissance

En 1986, on comptait 64'069 enfants nés de parents suisses et 12'251 de parents étrangers (Annuaire suisse de statistique 87-88, p. 49).

3.3 Les filières scolaires et de formation

Pour l'ensemble de la Suisse, les jeunes se répartissaient comme suit dans les différentes filières de formation en 1985-86:

Préscolarité: 123'128
Degré primaire: 376'512
Degré secondaire: 314'769
Total scolarité obligatoire: 723'570
Degré primaire et secondaire à
enseignement spécial: 32'289
Ecoles préparant à la maturité: 54'483
Autres écoles de formation générale: 13'224
Ecoles préparant aux professions de
l'enseignement: 9'183
Formation professionnelle
(apprentissage et écoles prof.): 240'343 (dont 186'211 apprentis)
Autres formations non universitaires: 35'305
Formations universitaires: 70'806
(Annuaire statistique de la suisse 87-88, p. 430).

Dans le canton de Vaud, par exemple, la population scolaire âgée de 13 ans se répartissait comme suit en 1986-87:

Classes primaires		
(terminales à option)	20,9%	(sans retard)
Avec retard:	13,6%	
Classes de développement	3,2%	
Classes supérieures	25,0%	
Collèges secondaires	37,3%	
	100%	

Soit 5'634 élèves auxquels il convient d'ajouter encore 108 enfants de 13 ans suivant les classes spéciales pour handicapés.

Remarque: les enfants suivant la scolarité secondaire représentaient le 34,2% des scolarisés en 1976-77, le 37,3% en 1986-87 (Statistiques scolaires 86-87, VD).

- 19% des adolescents étaient en apprentissage en 1950 contre 38% en 1986. On note également que les apprentis représentent les deux tiers des actifs âgés de 15 à 19 ans en 1986.

Les filles représentent le 41% des candidates à l'examen de fin d'apprentissage. On note cependant de fortes disparités concernant les métiers choisis par les filles et les garçons (Numéris, octobre 1987).

3.4 Le chômage des jeunes

Il est loin, en Suisse, d'atteindre les proportions effarantes que l'on constate par exemple en France ou en Italie. C'est ainsi, pour ne prendre que ce dernier pays, que "plus du 33% des jeunes ayant terminé leur scolarité obligatoire ou leur formation ne trouvent pas d'emploi et deviennent chômeurs dès leur entrée dans le monde professionnel" (Cartel suisse des associations de jeunesse, Berne, non daté).

La Suisse connaissait en décembre 1987 un taux de chômage de 0,8% de la population active (contre 10,5% en France par exemple) ce qui représentait 25'203 personnes. Il existait 946 chômeurs complets de moins de 20 ans et 3'417 de 20 à 24 ans, soit un peu moins du quart des chômeurs complets (Vie économique, no. 2, 1988).

On n'oubliera pas, cependant, que toutes les personnes sans emploi ne sont pas recensées par les statistiques de chômage. Enfin, les jeunes femmes sont proportionnellement plus touchées par le chômage que les jeunes hommes (Numéris, mars 1986).

3.5 Où vivent-ils?

Il n'existe pas de données suisses récentes permettant de savoir dans quels types de ménages vivent les jeunes. On peut cependant penser que notre pays connaît la même évolution qu'en France: un prolongement de la durée de cohabitation avec les parents. 77,5% des jeunes habitent chez leurs parents. Cela concerne le 93% des jeunes de 16 à 19 ans, contre 88% en 1975.

En France, la proportion de couples non mariés est passée de 3,6% en 1975 à 6,1% en 1982. Et de 5% à 13% chez les moins de 35 ans.

(source: 7e colloque national de démographie, Paris, 1982).

Ils ont dit:

“Les 3/4 environ d'une classe d'âge sont déjà mariés à l'âge de 25 ans pour les femmes, 29 ans pour les hommes; cette proportion atteint déjà un quart pour les hommes entre 21 et 22, pour les femmes entre 19 et 20 ans. On obtient, schématiquement, les répartitions suivantes en ce qui concerne les si-

tuations à l'égard de la famille des jeunes gens: sur 100 garçons de 20 ans, environ les 3/4 vivent chez leurs parents, 18 sont célibataires et ont quitté leur famille, 8 sont mariés; à 23 ans ces proportions passent respectivement à 37, 21 et 42%. La transformation est aussi rapide pour les jeunes femmes mais plus précoce: à 18 ans, 77% vivent avec leurs parents, 18 sont célibataires mais ne vivent pas dans leur famille, 9% sont déjà mariées. A 20 ans, près de la moitié vivent toujours chez leurs parents, mais environ 1/3 sont mariées; à 23 ans, 63% sont mariées, 16% sont des célibataires "autonomes", 21% sont toujours chez leurs parents." (Jean-Claude Deville in: 7e colloque national de démographie, p. 165).

3.6 Réveille-moi si ça m'endort!

Annuaire statistique de la Suisse, 1987-88.

Annuaire statistique de l'éducation, DIP, Genève.

O. Blanc, in: **Association internationale des démographes de langue française: Les familles aujourd'hui**, AIDELF, 1986.

Cartel suisse des associations de jeunesse, **Nouvelles technologies et formation professionnelle, l'urgence des choix**, Berne, non daté.

R. Girod, **Les inégalités sociales**, PUF, Paris, 1984.

Les 10-20 ans, qui sont-ils? **Juniorscopic**, Larousse, Paris, 1985.

Numéros, SCRIS, Lausanne, voir numéros de mars 1986 et octobre 1987.

7e colloque national de démographie, Strasbourg 5, 6, 7 mai 1982. *Les âges de la vie*, Cahiers No. 96, PUF, Paris, 1982. (Une excellente référence sur ces problèmes de la famille et de la jeunesse).

Statistiques scolaires, VD, DIP, Lausanne, 1987.
Vie économique, No. 2, 1988.

3.7 La philosophie du parachute

“Plus tu es haut, plus tu vois, moins bien tu vois. Plus tu es bas, moins tu vois, mieux tu vois”.

Ainsi se résument les consignes données au néophyte par l'instructeur de parachutisme dans le but (on n'en voit pas d'autres) de lui éviter de tomber sur des lignes à haute tension. Ce cahier obéit à la même logique: après un survol très général de la situation des jeunes nous abordons quelques problèmes particuliers choisis pour leur actualité et parce qu'ils nous semblent particulièrement importants pour les travailleurs sociaux.

ECOLE ET FORMATION PROFESSIONNELLE: UNE ROULETTE TRUQUEE?

Deux bébés sourient dans leur berceau. Ils se ressemblent suffisamment pour qu'il soit difficile de dire lequel deviendra concierge ou travailleur social...

Alors faites vos jeux!

Mais, bien sûr, assurez-vous bien auparavant que la roulette du destin social ne soit pas truquée.

4.1 Le Casino scolaire

Des générations de sociologues ont tenté de rendre compte du fait que, dans la vie, certains sont gagnants et d'autres perdants, sans toujours, il faut le dire, se mettre d'accord. (Voir notamment: R. Girod, 1984; C. Thélot, 1982; R. Boudon, 1973). De nombreux auteurs mettent en évidence, à la suite surtout des travaux de P. Bourdieu et J. C. Passeron (1970), le fait que

l'école mais aussi les filières de formation professionnelle (C. Grignon, 1971) représentent l'un des facteurs importants de reproduction de l'inégalité sociale.

A première vue la cause est entendue: malgré la fameuse "démocratisation des études", le taux d'échec scolaire, la répartition des enfants dans les filières "nobles" et ordinaires restent fortement associés à l'origine sociale. C'est ainsi que W. Hutmacher remarquait en 1984: "Comme en 1960, la réussite scolaire diffère sensiblement selon l'origine sociale. Dès les premières classes primaires, ces différences de réussite se transforment en différences d'orientation au passage au cycle et à la sortie de la scolarité obligatoire avec un effet amplificateur analogue à celui que décrit Boudon. A l'âge de vingt ans les différences entre les jeunes issus de familles de cadres et dirigeants d'une part, ouvriers d'autre part, sont considérables: parmi les premiers, près de 2/3 ont obtenu un certificat de maturité, parmi les seconds 12% seulement; la proportion des jeunes sans formation varie du simple au double (9 et 18%)." (W. Hutmacher in: E. Plaisance, 1985).

Mais d'où provient cette inégalité des chances?

- Les enfants de milieu ouvrier seraient-ils "moins intelligents" que les autres à la naissance? Cette idée - au demeurant raciste et par ailleurs invérifiable - est abandonnée depuis longtemps.

- L'école serait-elle volontairement organisée pour faire échouer des enfants issus des milieux modestes? Cette théorie résiste mal à l'analyse. Ne fut-ce qu'en raison de la relative indépendance des institutions scolaires et des enseignants par rapport à la classe dominante, voire aux divisions existant au sein de cette dernière.

On est bien obligé d'admettre alors que, si la roulette est truquée, c'est que de nombreux acteurs se sont mêlés de la faire

tourner. Ou, en d'autres termes, que les facteurs déterminant l'inégalité des chances sont nombreux, complexes, ainsi notamment que le démontre Ph. Perrenoud (1988).

On se contentera ici de recenser les principaux facteurs étant bien entendu que personne ne sait actuellement quel est leur poids respectif sur l'inégalité des chances. Pour simplifier, je ne dissocie pas ci-dessous la scolarité de la formation professionnelle.

4.2 La machine à n'y pas retrouver ses petits

Que se cache-t-il donc derrière cette fameuse relation existant entre le milieu social d'origine et les carrières scolaires et professionnelles? Bien des choses...

1. Le poids des ressources économiques

Malgré la gratuité des études secondaires, l'existence de bourses d'étude, les familles modestes peuvent difficilement consentir les dépenses qui restent nécessaires pour apprendre dans de bonnes conditions. Que l'on songe par exemple aux difficultés rencontrées par des enfants faisant leurs devoirs à domicile dans des logements exigus. (Vanroth, Hirschi, 1984).

2. Le capital de sociabilité

Le fait de pouvoir compter sur des amis, des connaissances, de savoir à "quelle porte frapper" est essentiel pour l'orientation scolaire et professionnelle. Or, plusieurs études montrent que ce "capital de sociabilité" est inégalement distribué (M. Buisson, 1981; C. Levy-Leboyer, 1971).

3. Les aspirations professionnelles

L'idée (que l'enfant peut rapidement intérioriser) que des études "poussées", "ce n'est pas pour nous"- donc la limitation

des ambitions professionnelles - détermine aussi fortement le rapport à la scolarité et au choix professionnel. On constate que ces aspirations sont non seulement dépendantes des désirs parentaux, mais aussi, du degré selon lequel les différents milieux sociaux considèrent (et sans doute avec de bonnes raisons) que l'on peut ou non agir sur son destin, être maître de ses choix. Comme le dit M. Buisson: "Si la condition ouvrière est vécue dans le cadre d'une espèce de fatalité, sans sentiments de révolte, le rapport à l'école demeure très instrumental et l'orientation vers un métier manuel entre dans le champ de l'inévitable accepté" (Buisson, 1981). Dès lors "on ne peut parler dans l'absolu d'échec scolaire car la même situation de non-réussite scolaire sera vécue d'une manière différente et débouchera sur des comportements réactionnels différents selon les représentations que les sujets auront de l'école et de sa fonction" (R. Ballion, 1975, p. 100).

4. Les attentes à l'égard du système de formation

Les jeunes et les parents pensent-ils vraiment que l'école (par opposition à d'autres savoirs ou pratiques sociales) permet réellement de réussir dans la vie? Pas forcément:

"Si les jeunes n'apprennent pas tous aussi vite et aussi bien que les adultes le voudraient, ce n'est pas parce qu'on aurait massivement renoncé à leur inculquer les savoirs. Mais peut-être parce que le sens de ces savoirs n'est pas assez convaincant." (Perrenoud, 1985, p. 213).

On comprend que le jeune estimera d'autant plus que le savoir scolaire n'est pas "convaincant" qu'il expérimenterait, au travers d'autres expériences sociales et d'autres rapports de sociabilité, la possibilité d'obtenir des gratifications, y compris en termes de formation. L'une des causes, en d'autres termes, du désintérêt à l'égard de la formation, c'est tout simplement

que certains jeunes pensent “qu’elle ne fait pas le poids” par rapport à d’autres choses.

5. Des filières ségrégoires?

Malgré la “démocratisation des études”, les portes de la scolarité secondaire s’ouvrent plus largement pour certains que pour d’autres. Considérons ici la situation vaudoise: une étude menée par le SCRIS (octobre 1986) montre que le taux de scolarisation secondaire dans les districts vaudois varie fortement d’une région à l’autre en 1985 (de 59,3% à Avenches à 30,5% à Moudon). Ce fait résulte notamment d’une pratique étonnante: la difficulté des épreuves de cinquième année est variable selon les différentes régions du canton! On ajoutera à ce constat désarmant que les budgets scolaires varient selon la richesse des communes.

6. La culture scolaire

La tradition de l’étude du “handicap socio-culturel” constate que la culture scolaire est proche de celle des classes moyennes et supérieures, ce qui expliquerait que les difficultés d’adaptation des enfants provenant de milieux modestes soient plus élevées. Malgré les tentatives dites “d’éducation compensatrice” (voir par exemple à Genève le projet Rhapsodie, Harmein, 1981), ce constat reste vrai, pour les immigrés en particulier. C’est ainsi que le SCRIS constate en octobre 1987 qu’en huitième degré (élèves de 14 ans) on compte 46% d’étrangers (contre 30% de Suisses) ayant accumulé un retard d’un an et plus.

On peut penser que, quelles que soient les améliorations pédagogiques, la culture scolaire pénalisera des enfants issus de milieux sociaux modestes tant que des exigences minimales resteront requises de tous pour atteindre les filières supérieures

ou réussir leur scolarité. Ne serait-ce pas alors l'enjeu de la réussite scolaire qu'il y aurait lieu de modifier?

7. Voie royale ou voie étroite?

On constate actuellement plusieurs fêlures dans la relation existant entre le niveau de scolarité et l'insertion professionnelle. Quelques exemples.

- Les patrons d'apprentissage hésitent de plus en plus à accepter des jeunes issus de la filière primaire (Amos, 1985).

- Ils donnent souvent la préférence à des jeunes faisant état de compétences acquises en dehors de la scolarité.

Exemple: "Je n'engage comme apprentis que des gars qui savent déjà démonter un poste TV" me disait un patron d'un grand magasin lausannois spécialisé dans la vente d'appareils hifi et TV.

- Les titres universitaires sont de plus en plus déqualifiés pour l'obtention d'emplois de responsabilités. Un troisième cycle et/ou une formation d'entreprise sont souvent requis actuellement, formations qui ne sont pas accessibles à tous pour des raisons financières et familiales notamment (Establet, 1987).

Ces phénomènes, remarquons-le, s'accentueraient d'autant plus que l'école - dans ses programmes notamment - ne saurait tenir compte des nouvelles compétences exigées par la vie sociale et professionnelle actuelle.

- De façon générale la formation n'est qu'un des facteurs pesant sur le destin social. La fortune héritée, le capital de sociabilité acquis, bien d'autres variables "faussent le jeu". Rien de commun entre un bachelier héritant des immeubles de son père et ratant ses examens et l'universitaire pauvre mais ayant réussi ses études.

4.3 Lectures profitables pendant vos heures d'arrêt

J. Amos, *Valeur scolaire et stratification socio-professionnelle*, in: **Revue suisse de sociologie**, vol. 11, no. 2, 1985.

R. Ballion, **Echec scolaire et réorganisation psychosociologique**, Paris, 1975.

G. Béroud; A. Clémence; G. Meyer, *Les apprentis: images de soi et images du monde*, in: **Revue suisse de sociologie**, I (1985).

J.-M. Berthelot, **Le piège scolaire**, PUF, Paris, 1983.

Raymond Boudon, **L'inégalité des chances**, Colin, Paris, 1973.

P. Bourdieu, J.C. Passeron, **La reproduction**, Ed. Minit, Paris, 1970.

M. Buisson, *Famille et orientation professionnelle, le cas de la coiffure à Lyon*, in: **L'Orientaion scolaire et professionnelle 10**, no. 1, 1981, pp. 3-29.

J.-Cl. Deschamps; F. Lorenz-Gioldi; G. Meyer, **L'échec scolaire, élève modèle ou modèle d'élève**, Favre, Lausanne, 1982.

R. Estabiet, **L'école est-elle rentable?** PUF, Paris, 1987.

R. Girod, *Les inégalités sociales*, **Que sais-je**, PUF, Paris, 1984.

C. Grignon, **L'ordre des choses**, Ed. de Minit, Paris, 1971.

C. Gonin, **Identité et sociabilité des jeunes**, travail de diplôme EESP, Lausanne, 1987.

A. Haramein; Ph. Perrenoud, **Rapsodie, une recherche-action: du projet à l'acteur collectif**, Cahiers du S.R.S., no. 15, Genève, 1981.

S. Mollo-Bouvier, **La sélection implicite à l'école**, PUF, Paris, 1986.

Ph. Perrenoud, *Scolarisation et sens des savoirs*, in: **Revue suisse de sociologie**, vol. 11, no. 2, 1985.

Ph. Perrenoud et C. Montandon, **Qui maîtrise l'école?** Réalités sociales, Lausanne, 1988 (les travaux de Ph. Perrenoud et du Service de la recherche sociologique, DIP, Genève sont les plus utiles et les mieux documentés pour l'approche des problèmes traités dans cette section. La place manque ici pour les citer. Voir en fin de cahier la liste des "adresses utiles".

E. Plaisance (éd.), **L'échec scolaire, nouveau débat, nouvelles approches sociologiques**, Ed. du CNRS, Paris, 1985.

SCRIS, **Numéris**, octobre 1986 et octobre 1987.

C. Thélot, **Tel père, tel fils?**, Dunod, Paris, 1982.

E. Vanroth; S. Hirschi, **Comment s'en tirent-ils?** Travail de diplôme EESP, Lausanne, 1984.

4.5 Et si l'on jouait vraiment?

Le débat sur l'inégalité face à la formation scolaire et professionnelle n'est important et passionné que parce qu'il existe un rapport (relatif, nous l'avons vu) entre la formation acquise et le statut social de l'individu. Que la "roulette soit truquée" n'est finalement odieux que parce que les perdants auront, plus que les autres, des difficultés à boucler leurs fins de mois et vivront dans des HLM.

Et si l'on changeait tout cela?

Et si l'échelle des revenus se rétrécissait?

Et si l'on donnait aux apprentis des vacances, des conditions de vie analogues à celles des gymnasiens?

Et si...

La roulette resterait truquée, sans doute. Mais alors, même en le sachant, parents, jeunes, enseignants auraient sans doute un peu plus de plaisir à jouer...

5

PAS

SI DEVIANTS QUE CA!

L'avez-vous entendu le monsieur? "Ces jeunes, c'est tous des voyous!" qu'il disait. "Il y a de plus en plus de drogués, on n'ose plus sortir le soir". Il parle de déviance, ce monsieur. A savoir des comportements qu'un groupe social, des institutions, considèrent comme non désirables. Il parle de déviance mais il en parle mal. Car si la jeunesse, effectivement, est quelquefois délinquante, malade, buveuse, fumeuse, droguée... ces phénomènes restent quantitativement restreints. Et puis, dans certains domaines, celui de la consommation d'alcool par exemple, la jeunesse pourrait bien nous donner des leçons.

5.1 Une jeunesse malade?

Apparemment, tout est clair: la jeunesse est en bonne santé. 80,4% des jeunes qui passent le recrutement, selon l'Annuaire vaudois de statistique (1987). A noter quand-même que le coût

total des frais médico-pharmaceutiques s'élevait à 345 millions pour les enfants en 1985 contre 862 millions pour les hommes et 1'258 millions pour les femmes. Frais hospitaliers non compris. (Statistique de l'assurance maladie, OFAS, Berne).

Mais à la maladie diagnostiquée par le médecin s'oppose la morbidité ressentie, la manière dont les jeunes apprécient eux-mêmes leur état de santé. Et là les chiffres changent. Une étude récente menée par l'ISPA présente les chiffres suivants:

Troubles psychosomatiques chez les écoliers

Symptômes	11/12 ans		13/14 ans		15/16 ans	
	Filles %	Garçons %	Filles %	Garçons %	Filles %	Garçons %
Maux de tête	26,1	17,8	26,7	19,0	26,8	12,4
Maux de dos	13,9	9,5	18,0	16,1	19,7	13,4
Maux de ventre	24,3	15,7	22,5	13,7	16,1	6,2
Vertiges	9,1	7,8	15,8	7,1	18,8	7,0
Irritabilité	22,5	17,2	31,8	26,0	39,1	25,4
Tristesse	22,8	18,4	35,8	19,9	42,6	19,6
Nervosité	24,3	23,4	32,9	30,8	35,5	27,5
Fatigue	48,4	51,9	54,5	53,8	65,2	54,8

Pourcentage des élèves indiquant souffrir au moins une fois par semaine du symptôme indiqué. (Müller, Béroud, 1987, p. 16)

On le voit, ces chiffres sont assez inquiétants. La même étude démontre en outre que les adolescents éprouvent d'autant plus de troubles qu'ils ne connaîtraient pas de bien-être scolaire. Il ne faut cependant pas conclure de ces chiffres que les jeunes "se sentent malades". Non! Ils acceptent le plus souvent "comme allant de soi" de ne pas se sentir "bien dans leur peau". Et c'est cela, peut-être, qui est le plus inquiétant. Müller et Béroud proposent l'explication suivante de ce paradoxe:

“Alors pourquoi les élèves continuent-ils à considérer que leur santé n’est pas menacée? L’hypothèse est que l’école suscite des pathologies intégrées par les élèves comme faisant partie d’une norme et ne pouvant par conséquent pas être considérées comme des dysfonctionnements. Ainsi l’école oblige-t-elle par exemple les élèves à vivre dans le stress pour répondre aux exigences de performance, mais ce stress n’est pas perçu par les élèves comme une atteinte à la santé, tellement il est devenu habituel dans leur expérience scolaire” (Ispavisions, juin 1987).

Les implications de tels constats pour la prévention semblent assez évidentes! Des remarques identiques pourraient être faites concernant l’environnement familial. Nous y reviendrons.

5.2 La mortalité des jeunes

On meurt moins, bien sûr, lorsqu’on est jeune. C’est ainsi que sur 1’000 personnes décédées en 1986 on ne compte que 31 hommes et 12 femmes âgés de 15 à 29 ans. On constate donc une surmortalité masculine due essentiellement au fait que les jeunes hommes se suicident davantage et, surtout, qu’ils sont plus fréquemment victimes d’accidents. De façon générale, du reste, les jeunes sont proportionnellement beaucoup plus exposés à des accidents que le reste de la population.

Les deux tableaux de la page suivante, extraits du rapport de la commission fédérale de la jeunesse (p. 138), se passent de commentaires.

Causes de décès en pour cent de 1981 à 1983

	A	B	C	D	E	F	Total
<i>Jeunes filles 15-19 ans</i>	42,0	8,6	10,2	1,5	3,7	66,0	100
<i>Femmes 20-24 ans</i>	32,8	12,0	24,3	2,9	3,4	66,5	100
<i>Jeunes gens 15-59 ans</i>	40,8	15,3	20,4	1,0	1,6	79,1	100
<i>Hommes 20-24 ans</i>	35,1	14,9	28,0	1,0	5,1	84,2	100

A: accidents de deux-roues

B: autres accidents

C: suicide

D: assassinat, meurtre par passion

E: autres blessures

F: total morts violentes

Victimes des accidents de la circulation en 1982, par groupe d'âges et par sexe (pour dix mille habitants)

	<i>blessés</i>		<i>morts</i>	
	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes
<i>de 0 à 14 ans</i>	19,6	30,3	0,4	0,8
<i>de 15 à 19 ans</i>	88,9	164,9	1,8	3,2
<i>de 20 à 24 ans</i>	72,5	178,5	1,6	6,2
<i>de 25 à 64 ans</i>	27,2	51,2	0,7	2,3
<i>de 65 ans et plus</i>	21,6	38,9	1,9	5,5

5.3 Une jeunesse qui marche de plus en plus droit!

L'alcoolisme, plus encore que les drogues dures, est un "fléau" très répandu puisqu' un Suisse sur huit menace quotidiennement sa santé par un abus d'alcool (ISPA, 1985-86, p. 7).

Mais qu'en est-il des jeunes?

Un premier constat: ils boivent moins fréquemment que les adultes: 21% ne touchent pas ou rarement à l'alcool contre 13% des adultes (ISPA, 1985-86, p. 7, données de 1981).

L'information la plus intéressante porte cependant sur l'évolution de l'alcoolisme chez les jeunes: une diminution de la consommation globale, une augmentation de celle des gros consommateurs. Une tendance résumée comme suit par les chercheurs de l'ISPA:

“La plupart des enfants considèrent la consommation de boissons alcooliques comme faisant partie intégrante de la vie d'adulte. Il n'est dès lors pas étonnant qu'avec l'âge, la proportion des jeunes ayant fait eux-mêmes l'expérience de cette consommation soit en augmentation. Si l'on compare les résultats d'une enquête faite auprès des élèves de 11 à 16 ans en 1978 avec ceux d'une enquête semblable faite en 1986, on constate cependant que le nombre des adolescents ayant eux-mêmes expérimenté cette consommation a diminué dans tous les groupes d'âge. Autrement dit, nombreux sont les jeunes qui apprennent à boire plus tardivement. Cette tendance à une consommation plus faible concerne non seulement le taux des expériences personnelles, mais aussi la fréquence actuelle de la consommation. C'est ainsi que le nombre des élèves buvant chaque semaine ou chaque mois une boisson alcoolisée a diminué et qu'en même temps, le nombre de ceux qui ne boivent pratiquement jamais d'alcool a augmenté. On ne peut par contre pas noter de diminution chez ceux qui boivent de l'alcool quotidiennement ou de manière problématique. Cela signifie que les habitudes de consommation d'alcool chez les jeunes tendent à se polariser.”

(Drogalkohol, ISPA, Lausanne, oct. 1987, p. 67).

On notera ici un fait important: ce n'est pas par manque d'informations sur les dangers de l'alcool ou d'autres drogues que les jeunes adoptent des comportements de pharmacodépendance. Ainsi, 99% des jeunes de 16 ans connaissent les effets nocifs du tabac (Drogalkohol, 1979, p. 14). Beaucoup des constats précédents se retrouvent à propos de la drogue.

5.4 Pour remettre la seringue à sa place

Si une grande partie des jeunes ont, une fois ou l'autre, touché aux drogues douces, on compte en Suisse quelque 10'000 héroïnomanes, soit une très faible minorité de la population des jeunes. Le rapport annuel des cantons: "La drogue en Suisse" offre les chiffres suivants (1984):

Dénonciations en vertu de la loi fédérale sur les stupéfiants

	<i>Hommes</i>	<i>Femmes</i>
moins de 15 ans	68	53
15 à 17 ans	1'202	454
18 à 24 ans	6'609	1'564
25 à 29 ans	2'038	415
30 et plus	1'025	155

Si l'augmentation de la consommation de drogues dures est incontestable au cours de ces vingt dernières années, il convient cependant de considérer ces chiffres avec précaution. Les données officielles traduisent en effet non seulement la consommation de drogues mais aussi, selon R. Lucchini:

- l'image de la drogue et de son utilisateur propre aux instances de contrôle social formel;
- les croyances et valeurs propres aux représentants du système pénal;
- l'organisation de la police et des moyens à sa disposition;
- l'évolution de la législation;
- la représentation du système judiciaire par les représentants du système pénal;

- la composition socio-démographique de la population;
 - l'organisation et le fonctionnement du marché de la drogue;
 - l'image de la drogue et du consommateur dans le public.
- (Lucchini in: Cahiers de l'ISSP, No. 8, juin 1986).

Des données publiées par l'Office fédéral de statistique font état d'une évolution assez intéressante: on assisterait à un vieillissement des personnes dénoncées pour infraction à la Loi fédérale sur les stupéfiants (Statistiques de la criminalité, 2, 1984). Si cette tendance se confirmait, cela pourrait signifier que les drogues dures commencent à "passer de mode dans la jeunesse". Dans ce cas on pourrait alors s'attendre au cours des années à venir à une diminution de la consommation. Leur d'espoir, on le voit, faible cependant si l'on réalise que l'alcool et les médicaments semblent, pour beaucoup de jeunes, remplacer les drogues dures.

On notera enfin que quelque 30% des détenus en Suisse ont enfreint la Loi sur les stupéfiants (exécution de peines seulement). A relever: "Les tribunaux recourent assez rarement aux mesures visant à traiter les toxicomanes, mesures qui sont prévues par le Code pénal. Ils en ont prononcé 309 en 1982 et parmi elles 150 placements en établissements pour toxicomanes". (Statistiques de la criminalité, 2-84).

5.5 Délinquance: beaucoup d'infractions mineures

Un premier constat: la délinquance des jeunes adultes (18-24 ans) est plus fréquente que celle des adultes. C'est ainsi que Nicolas Quéloz (1986) remarque qu'"en 1980, en Suisse, alors que les jeunes de 18 à 24 ans représentaient environ le 13% de toute la population âgée de plus de 18 ans, cette même catégo-

rie des 18-24 ans constituait:

37,3% des condamnés en vertu de code pénal;

31,9% des condamnés pour infractions routières;

77,9% des condamnés pour délinquance de stupéfiants;

34,6% des condamnés en vertu de tout le droit pénal fédéral (droit militaire non compris)”. (Quéloz, op.cit., p. 282).

4% des jeunes Suisses de 7 à 17 ans et 3% des jeunes étrangers sont sanctionnés chaque année par la justice pénale des mineurs (Quéloz, op.cit., p. 285).

Ce qu’il faut retenir, selon Quéloz, c’est le caractère peu grave de 85% environ des délits qui sont commis par les jeunes.

Mais qui sont-ils, ces jeunes?

Quéloz apporte ici plusieurs précisions intéressantes sur la base d’une étude réalisée dans le canton de Neuchâtel.

Ce sont avant tout:

- des garçons (9 fois sur 10),

- des adolescents âgés de 15 à 17 ans (3 fois sur 4),

- ce sont moins souvent des étrangers, sauf dans la tranche d’âge de 7 à 14 ans.

- ce sont plus souvent des jeunes appartenant aux couches populaires (42% de surreprésentation,).

Mais la délinquance juvénile a-t-elle augmenté?

- Non, si l’on ne considère que les seules condamnations prononcées en vertu du code pénal.

- Oui, si l’on considère les infractions à la LCR et à la Loi fédérale sur les stupéfiants.

Il est important de relever le fait que la violence ne représente qu’une part infime des délits commis par les adolescents. Ainsi, dans le canton de Vaud, sur 1’138 jugements du Tribunal des mineurs prononcés en 1986, 17 seulement avaient trait à des lésions corporelles.

Drogue, délinquance, mais d’où viennent donc ces “fléaux”?

5.6 A y perdre ses petits... déviants!

Des bibliothèques entières ont été écrites sur les causes de la toxicomanie, de la délinquance. On ne retiendra donc ici que quelques principes, utiles peut-être pour démêler un écheveau théorique déconcertant.

a. Certains travaux, portant sur les alcoolomanies uniquement, ont conclu à la réalité de facteurs génétiques expliquant une part très faible des alcoolismes. Il n'y a pas d'équivalent de ces résultats dans le domaine des drogues dures sauf en ce qui concerne (mais c'est un autre problème) l'effet de la prise de drogues sur la mortalité et morbidité néo-natale (Bergeret, 1980).

b. Il existe un courant de recherche tendant à démontrer l'existence d'une filiation intergénérationnelle non génétique des comportements déviants. Ces travaux ont été stimulés par le développement de théories aussi diverses que la sociobiologie et l'analyse dite "systémique". Ils ne sont, pour l'instant du moins, guère probants et se heurtent à de nombreuses difficultés méthodologiques: absence de groupes de contrôle, échantillons non représentatifs, pas d'analyse en "double aveugle": ainsi le chercheur, sachant quelles familles ont "produit" un toxicomane peut être induit à identifier des caractéristiques spécifiques auprès de ces familles. De telles études, en outre, impliquent logiquement l'existence d'un pourcentage de personnes déviantes relativement stable dans le temps ce qui n'est pas le cas.

Par ailleurs, personne n'est en mesure de dire à quoi peuvent bien servir ces travaux dans une optique de prévention, à moins, bien sûr, qu'elles fondent la légitimité de stratégies

eugéniques de bien triste mémoire: contrôles “préventifs” des familles, voire interdiction de procréer pour les familles “à risque” (Peters, 1986; Peters, 1987).

c. Il existe une évidence empirique d’une surreprésentation de personnes souffrant de troubles de la personnalité et provenant de familles connaissant des difficultés conjugales (broken home) parmi les toxicomanes et les délinquants.

C’est ainsi que J.C. Heraut remarque que les délinquants graves auraient des caractéristiques de personnalité spécifiques et notamment que:

- l’inhibition est plus forte chez les sujets non délinquants;
- la violence caractérise nettement les délinquants;
- les délinquants sont plus à même de s’exprimer socialement, ont une affectivité plus mûre, moins bloquée, intégrant davantage la dimension humaine;
- les non délinquants ont un niveau de symbolisation plus élevé (Heraut, in Commaille, 1987).

Si intéressante soit-elle, cette direction de recherche souffre de plusieurs limitations majeures.

1. De telles études ne portent que sur les déviances identifiées. Or rien n’interdit de penser que ceux qui ne se font pas prendre ont plus fréquemment une personnalité identique à celle des personnes non déviantes.

2. Les troubles de la personnalité peuvent résulter aussi bien de la toxicomanie et de la délinquance que de leurs conséquences sociales et judiciaires. Lisons R. Lucchini: “Il n’y a aucune certitude sur l’existence d’une personnalité type chez la personne qui est devenue toxico-dépendante. Puis, comment séparer les traits qui pré-existent à la consommation de ceux qui se sont constitués par la suite?” (Lucchini, Cahiers de l’ISSP, 1986, p. 58).

3. De telles explications renvoient bien sûr aux facteurs qui déterminent la production de personnalités prédisposées. Or on ne peut admettre que ces facteurs résident exclusivement dans les interactions intrafamiliales. On est alors renvoyé à l'étude d'une causalité sociale de la personnalité, idée exprimée en ces termes par L. Walgrave et N. Vettenburg:

“Les caractéristiques psychologiques définissent en effet la façon et la mesure dans laquelle on se conduit dans les institutions sociales. Mais les structures et la culture dominante ont un impact décisif sur ces institutions, et les expériences sociales elles-mêmes définissent en grande partie le développement des caractéristiques psychologiques.” (L. Walgrave et N. Vettenburg, p. 49).

4. De toutes manières, même une personnalité “prédisposée” ne saurait adopter un comportement déviant sans... savoir comment s’y prendre. Des facteurs contextuels doivent donc être pris en considération en plus des facteurs de personnalité. Le problème devient alors terriblement difficile puisque, selon les facteurs contextuels, les conséquences d’un trouble de personnalité donné seront très variables. C’est sur la base de telles considérations théoriques que Müller remarque que, dans la mesure où l’ensemble des familles brisées ne produisent pas forcément un toxicomane, il faudrait être en mesure d’intervenir avec efficacité sur un millier de familles “à risque” pour s’éviter... une douzaine d’héroïnomanes. (Müller, manuscrit non publié, ISPA, 15 juin 1984).

Attention ici: les remarques précédentes ne signifient absolument pas que l’étude des traits de personnalité des déviants soit dénuée d’intérêt. Il faut, simplement, se souvenir de trois principes.

- Il existe probablement non pas une mais de multiples “personnalités” déviantes.

- L'explication de la déviance par les facteurs de personnalité est incomplète.

- Le problème des facteurs conduisant à l'existence d'une personnalité spécifique reste ouvert.

On comprend bien, compte tenu des remarques précédentes, que d'autres auteurs cherchent à dépasser le réductionnisme d'explications ne s'intéressant qu'aux propriétés de l'auteur de l'acte déviant. Comme l'exprime J. Commaille: "Il s'agit ici non pas continuellement de se demander ce qui différencie la population des inadaptés, des marginaux, des délinquants juvéniles par rapport à l'ensemble de la population des jeunes, mais d'essayer de voir dans quelle mesure les comportements d'inadaptation, de marginalité, de déviance, de délinquance juvénile procèdent, découlent de processus plus larges, de phénomènes qui concernent la population des jeunes dans son ensemble." (Commaille, 1985, p. 23).

De nombreux travaux émergent de cette perspective. C'est ainsi que Walgrave et Vettenburg mettent en évidence le concept de vulnérabilité sociétale: normal ou pas, le déviant serait moins bien armé que les autres pour faire face aux exigences sociales. Cette idée est actuellement très en vogue, en particulier chez les auteurs qui conçoivent la déviance comme la résultante d'un manque de compétence sociale, c'est-à-dire un déficit relatif aux capacités d'adaptation du jeune à l'environnement. Exprimons cette idée différemment: celui qui n'a pas appris autrement à surmonter ses problèmes sera plus fortement tenté de réduire ses tensions par l'adoption d'un comportement déviant. R. Lucchini exprime bien cette idée dans les deux citations suivantes: "La richesse des solutions adoptées, et donc les stratégies individuelles pour le contrôle de l'environnement, reposent sur l'activité symbolique de l'être humain. ... Or, selon le degré d'autonomie et

donc de compétence sociale dont fait preuve l'individu, celui-ci disposera d'un stock de stratégies sociales plus ou moins riches. ... Il est donc important de rappeler que l'acquisition de symboles va de pair avec une transformation de l'identité de l'individu". (Lucchini, Cahiers de l'ISSP, 1986, p. 55).

"L'environnement peut résister aux définitions symboliques que les individus donnent de lui. Et c'est à ce moment-là que des difficultés parfois peu faciles à maîtriser peuvent surgir". (ibid., p. 55).

On est alors bien sûr renvoyé à l'étude des facteurs qui déterminent ces carences de compétence sociale. Ils sont nombreux: manque de communication au sein de la famille, déficit en expériences autogratifiantes, absence de perspectives concernant son avenir, etc... L'école, souvent, est dénoncée sous un double aspect:

- Les savoirs scolaires ne permettent pas de résoudre les problèmes auxquels sont confrontés les jeunes;

- L'échec scolaire, souvent, favorise la formation d'une identité négative, laquelle peut déboucher sur la quête d'une valorisation par l'intégration dans les groupes déviants et confirmer le jeune dans l'idée "qu'il n'a rien à perdre", quel que soit son comportement. Les trois citations suivantes, toutes dues à R. Müller, permettent d'avoir une idée des implications de cette perspective dans le domaine de la prévention:

"Une première stratégie pour améliorer la compétence d'adaptation par l'éducation scolaire est de permettre, tout particulièrement à ceux dont le bilan des succès est fortement déficitaire, de vivre des réussites. Cela peut se faire de manière très diverse. Condition en est que l'éducateur s'efforce de mettre à jour les qualités de ses élèves sans succès et de les valoriser par la suite". (pp. 11-12).

"L'aptitude à composer de manière appropriée avec soi-même et avec un environnement significatif englobe des fa-

cultés aussi fondamentales que la capacité d'introspection et de perception de sa propre corporalité, que des moyens de surmonter des conflits et des angoisses, et que la capacité d'une communication sociale. Une éducation pour la santé ainsi conçue signifie la transmission d'un savoir, de valeurs et d'instruments de décision pour le développement et l'accroissement de l'autonomie comportementale individuelle." (Müller, Education scolaire pour la santé, Drogalcool, no. 2, 1980, p. 5).

“Ce n'est qu'avec un individu autonome que le postulat, souvent formulé, d'une responsabilité personnelle envers la santé acquiert un sens: aussi longtemps que fumer, boire, trop manger, etc... n'auront aucune alternative valable, ces conduites comportementales autopréjudiciables garderont leur raison d'être pour réduire les tensions, les angoisses et les conflits. Aussi longtemps qu'il n'y aura aucune liberté ni de compréhension pour des alternatives, le postulat d'une responsabilité personnelle envers la santé demeurera une vaste farce idéologique.” (ibid, p. 6).

De tels propos nous mènent bien loin. Peut-être jusqu'à réintroduire, dans les décisions de politique sociale, scolaire, éducative, un point de vue simplement humaniste qui ne cherche pas forcément ou seulement à se légitimer par des savoirs scientifiques dont nous avons vu qu'ils ne répondent que rarement de façon sûre à nos interrogations. Après tout, comme le dit si bien Portigliati-Barbos: “La question prévention demeure, depuis presque 200 ans, une philosophie plutôt qu'une certitude”. (Annales internationales de criminologie, 1983, p. 33).

L'humanisme n'est-il pas, alors, comme la seule philosophie de l'incertitude qui puisse tant soit peu préserver de l'erreur et de décisions porteuses de souffrance?

5.5 Pour quand il pleut et qu'on est tout seul

Annuaire vaudois de statistique, 1987.

J. Bergeret, **Le toxicomane et ses environnements**, PUF, Paris, 1980.

Drogalkohol, oct. 87, ISPA, Lausanne.

Drogacool, No. 1, 1979, ISPA, Lausanne.

Ispavisions No. 2, juin 1987, ISPA, Lausanne.

ISPA, **Zahlen und Fakten zu Alkohol- und Drogenproblemen**, 1985-1986, ISPA, Lausanne.

La drogue en Suisse, **Rapport annuel des cantons**, Berne, 1984.

R. Lucchini, in: *Actes du colloque: jeunesses protégées, familles surveillées*, Université de Neuchâtel, **Cahiers de l'ISSP**, No. 8, juin 1986.

R. Müller, G. Bérout, **La santé pour les adolescents (auc un problème?)**, ISPA, 1987. (Un rapport plus complet (131 pages) peut être commandé à l'ISPA).

Office fédéral de la statistique, *Stupéfiants et système pénal, Statistique de la criminalité*, Office fédéral de la statistique, Berne, 2-84.

G. Peters, **Racisme et races**, Ed. d'En Bas, 1986.

G. Peters, in: M. Gottraux; M. Bornicchia, **Prisons, droit pénal: le tournant**, Ed. d'En Bas, 1987.

N. Quéloz, **La réaction institutionnelle à la délinquance juvénile**, EDES, Neuchâtel, 1986.

C. N. Robert, *Fabriquer la délinquance juvénile*, in: **Revue suisse de sociologie**, No. 1, mars 1977.

Statistique de l'assurance-maladie, OFAS, Berne, 1986.

J. Commaille (éd.), **Actes des cinquièmes journées internationales Vaucresson**, mai 1985, 3 volumes, CNRS, Ministère de la justice, Paris. (L'ouvrage à mon avis le plus complet sur la délinquance juvénile. Avec d'importantes bibliographies).

6

LA MACHINE A FAIRE DES ADULTES

“Les enfants constituent en quelque sorte, pour les peuples civilisés, une invasion permanente de barbares” affirmait F. Le Play (1871).

Cent ans plus tard, les “barbares” sévissent encore et convertissent même certains égarés à leur sauvagerie, s’il faut en croire Fellini: “Je me demande ce qui a bien pu se passer à un moment donné, quelle espèce de maléfice a pu frapper notre génération pour que, soudainement, on ait commencé à regarder les jeunes comme les messagers de je ne sais quelle vérité absolue. Les jeunes, les jeunes, les jeunes... On eût dit qu’ils venaient d’arriver dans leurs navires spatiaux (...). Seul un délire collectif peut nous avoir fait considérer comme des maîtres dépositaires de toutes les vérités des garçons de quinze ans”. (Fellini, 1984).

Mais les jeunes sont-ils si différents de nous? Peut-on parler d’une culture, d’aspirations propres à ce groupe social?

Oui? Comment se fait-il, alors, qu’à l’âge de trente ans, nous retrouvions ces prétendus “barbares” aussi soumis et con-

formes que nous le sommes nous-mêmes? Quelle est donc cette étrange machine à faire des adultes? Comment fonctionne-t-elle?

Alors entrons dans l'usine pour une visite express.

6.1 Mais où sont donc ces extra-terrestres?

Il est d'autant plus difficile de répondre aux questions précédentes que (pour une fois...) les sociologues ne semblent pas tout à fait d'accord entre eux (Enial, 1985; Gros, 1987). Pour certains, la jeunesse développe une culture autonome, opposée à celle des adultes, qu'elle s'exprime par la révolte, la quête de l'immédiateté, l'adhésion à de multiples groupes marginaux s'identifiant à leurs bannières musicales.

D'autres remarquent qu'en dépit des manifestations de jeunes, du reste épisodiques, les groupes marginaux restent très minoritaires. Comme l'écrit la Commission fédérale de la jeunesse: "Sur certaines questions essentielles, la jeunesse reflète le monde des adultes, quoique sous une forme plus agressive et moins différenciée. Elle partage leurs préoccupations et leurs incertitudes, elle se pose souvent les mêmes questions. Les problèmes des jeunes sont identiques à ceux des adultes: absence de projets d'avenir, crainte de perdre son emploi, tendance à se retirer dans la sphère privée, manque d'intérêt pour la politique." (Commission fédérale de la jeunesse, 1985, p. 103).

Même le rock, musique "barbare" par excellence, ne suffirait plus à définir une véritable opposition entre les jeunes et les adultes. Après tout: du rock, on entend que ça à la radio! Pire encore: même des lieux aussi symboliques de la marginalité que la Dolce Vita à Lausanne se seraient transformés en établissements de consommation culturelle... et de bière, fi-

nalement pas si différents des caves du Comptoir Suisse. C'est du moins ce qu'écrivaient Bérout et Agthe: "Le cri de guerre poussé en 1980 est en train de se noyer définitivement dans les cuves de bière. En fin de compte il y a donc un bistrot de plus à Lausanne, une possibilité de boire un peu plus tard que dans les autres troquets, et des tas de jeunes qui au lieu de penser à mal, économisent durant la semaine en vue de la cuite du samedi soir. Lausanne peut dormir en paix. C'est pas demain la veille qu'il y aie de nouveau du grabuge en ville.

Rouge sur blanc
tout fout le camp
Blanc sur rouge...
plus rien ne bouge".

(Ispavisions, No. 3, septembre 1987).

Restons vaudois! La vérité se situe probablement "dans un juste milieu". Nous devons alors considérer trois faits.

a. Ils existent incontestablement, ces "zonards" marginaux ou ces groupes de jeunes revendiquant une culture opposée à celle des adultes. Mais ils sont peu nombreux (DEJ, 1985). Une grande partie d'entre eux, en outre, mènent comme une "double vie": travail ou études pendant la journée, marginalité le soir. Un signe: il n'existerait guère à Lausanne qu'une vingtaine de zonards "réguliers" selon la police elle-même (donnée communiquée par P. Agthe).

b. On ne saurait identifier l'existence d'une culture des jeunes à celle d'une remise en question des valeurs des adultes. Michael Jakson est surtout consommé par des jeunes, c'est sûr! cela ne signifie pas pour autant que ce phénomène de consommation soit radicalement différent dans ses conséquences sociales que la fréquentation d'un match de football ou d'un ballet de Béjart.

c. Reste “qu’il y a bien quelque chose”.

On peut le constater dans le tableau suivant:

Question: “En fait, qu’est-ce qui empêche le plus les hommes d’être heureux?”

Propositions de réponses	15 à 24 ans	25 à 49 ans	50 à 74 ans
Les obligations quotidiennes	19	14	10
Les soucis de santé	6	14	22
L'argent	32	25	19
Le conjoint/la famille	5	5	9
Le travail	4	5	3
Les obstacles que l'on se crée soi-même	22	24	23
Rien	7	7	8
Autre chose, ne sait pas	5	6	6
Total	100%	100%	100%
N=	225	500	359

(Müller, septembre 1983, p. 4)

Prudence! Il y a jeune et jeune! Contrairement à ce que l’on pourrait croire: “Plus les personnes interrogées sont privilégiées du point de vue de leur formation, plus elles ont de sympathie pour les jeunes manifestants” (Müller, septembre 1983, p. 11). A la “révolte des privilégiés” s’oppose en quelque sorte, tendanciellement bien sûr, “la résignation des défavorisés”. Cette observation de Müller rejoint celles d’autres auteurs (Deschamps, 1982).

Tout se passe donc en quelque sorte comme si les valeurs propres à la jeunesse, produites essentiellement par l’allongement de la scolarité et la marginalisation sociale et économique des jeunes, étaient plus rapidement abandonnée par les défavorisés au moment du “choc” avec la réalité de l’insertion socio-professionnelle que par d’autres. Un choc par ailleurs d’autant

plus atténué que les jeunes défavorisés, dans leur enfance déjà, auront moins fortement développé des valeurs “alternatives” que les enfants ayant suivi une formation supérieure (Hirschi, 1984).

Attention cependant: n’allons pas conclure de ces constatations qu’une nouvelle “révolte des jeunes” soit impossible et qu’elle n’entraînerait pas aussi les jeunes défavorisés. Toute renonciation est construite d’un manque de perspectives. Il n’est pas besoin, pour que ces dernières apparaissent, de mouvements ou de revendications susceptibles de résoudre effectivement les problèmes des jeunes. Il suffit qu’une alternative soit jugée crédible par eux pour que la révolte s’exprime, porterait-elle sur un objet jugé futile par les adultes. Après tout, ces derniers le savent bien, eux qui descendraient dans la rue si l’on limitait la cylindrée des automobiles...

Reste cependant que la majorité des jeunes “s’adaptent”.

Comment?

6.2 Dans les entrailles de la machine

Pour nombre de jeunes, l’adaptation à la vie adulte s’effectue sans heurts, dans une continuité de valeurs, tout simplement parce que le monde qu’ils expérimentent colle à leurs aspirations. Après tout, ils existent, ces gymnasiens et apprentis passionnés par leurs études, filant droit dans le chemin d’une carrière réussie et heureuse, acteurs de la création d’une Silicon Valley du Gros-de-Vaud. Mais les autres? Comment vont réagir ceux qui perçoivent que le monde, décidément, n’est “pas à la hauteur”? Que peut-elle faire par exemple cette jeune fille qui parle de ses conditions d’apprentissage en ces termes: “Ils te prennent pour un bébé, une gamine! Ils m’appellent toujours la gamine: c’est malheureux, à vingt ans! Ils ont

jamais essayé de discuter avec toi! Ils t'appellent la gamine. Ce sont les chefs de groupe, pas le directeur. Quoique lui, il le fait derrière mon dos. Quand je passe, c'est mademoiselle. J'ai trois chefs de groupe. Deux me traitent de gamine. Une qui est partie, qui a pris sa retraite, c'est "la gamine". Ca te met à l'aise pour le travail, vachement! C'est des: "Donnez à la gamine, donnez ça à la petite"! Je sais pas moi! Je suis quand même assez grande." (Actes de la recherche en sciences sociales, mars-avril 1979, p. 13).

Entre la fuite, la révolte, l'abandon et peut-être la vaine recherche d'un nouvel emploi, il existe un autre moyen: l'usage de stratégies cognitives soit d'une manipulation symbolique de la réalité visant à accepter et à s'adapter à cette dernière. Devenir un homme, une femme, c'est apprendre longuement à construire et à mobiliser ces stratégies jusqu'au point où elles nous paraissent naturelles, aller de soi, faire partie de notre personnalité.

Remarquons alors une chose ici: nous avons vu plus haut (section 4) que la culture des gens, leurs représentations de l'école par exemple, varient d'un milieu social à l'autre. La culture d'un milieu social, sa "vision du monde" est composée en grande partie de stratégies adaptatrices. Penser le monde, le considérer d'une certaine manière c'est le rendre vivable. Comme le remarque P. Willis (1978): "... L'élément essentiel qui caractérise la culture ouvrière au niveau de l'atelier est que, en dépit de la dureté des conditions et de l'extériorité du pouvoir, les gens cherchent réellement à créer de la signification et à imposer des cadres de travail. ... Paradoxalement, ils tissent, malgré l'expérience morte qu'est leur travail, une culture vivante qui est bien loin d'être uniquement un réflexe de vaincu. ... Ce sont autant de manières de s'approprier le monde, des exercices d'adresse, des gestes ainsi que des activités orientées vers des buts précis".

Une grande variété de stratégies d'adaptation seront mobilisées par ces jeunes. Je me borne à n'en donner que quelques exemples.

a. L'instabilité professionnelle et la multiplication des rapports de sociabilité peut représenter un premier moyen. C'est ainsi que Bérourd note que 70% des apprentis connaissent un changement de situation au cours de leur apprentissage, contre 25% des jeunes apprentis sortant d'une filière gymnasiale. La résiliation ne peut certes pas être considérée en elle-même comme une preuve d'échec. Il s'agit justement aussi d'un processus d'adaptation permettant au jeune de trouver, après quelques essais, la situation qui lui convient. Mais ces tâtonnements sont inévitablement accompagnés d'une modification des aspirations, d'une adaptation des valeurs au possible.

b. La résignation et le sentiment d'impuissance sont également des moyens fréquents d'adaptation. Les deux citations suivantes sont typiques de cette attitude:

“Je vois, je parle avec le boulanger, il me dit, ça a été aussi un patron quoi, je lui dis c'est injuste on devrait protester. Il me dit oui, ben, boof... un tout seul ne peut rien faire. Bon, je ne dis pas se révolter comme ça, quoi mais protester, donc... Vous voulez protester contre quelque chose, vous ne pouvez rien faire. Protester donc... pour avoir des conditions meilleures mais si y en a un seul. Je ne sais pas combien de boulangers en Suisse eh bien, on serait peut-être vingt, on aboutit à rien. C'est nous qu'on passera pour des cons et puis, après, on sera sciés plus loin parce qu'on a fait cela” (un apprenti boulanger, cité par Hirschi, 1984, p. 155).

Une adolescente française compare sa situation actuelle avec celle des jeunes de 1968: “Face à eux, en 1968, ils avaient une société étouffante et un Etat plus répressif, et ils n'avaient pas cette angoisse du chômage que nous avons nous. On nous dit

individualistes, mais depuis notre enfance nous sommes fichés, notés, sélectionnés. Dans un système pareil, comment voulez-vous ne pas devenir individualiste? D'ailleurs, il nous faut bien affronter la réalité. Sinon c'est la réalité qui nous aura" (Le Monde, 26 mai 1988).

c. La résignation est d'autant plus probable que l'individu serait, dans son enfance, socialisé à recourir de façon prédominante à des modèles d'attribution externes. Nombre d'études sociologiques nous apprennent que les stratégies utilisées par les différents milieux sociaux pour surmonter les vicissitudes de leur destin et leurs difficultés sont variables. Grossièrement: Là où le cadre, l'indépendant, se sentent les sujets de leur vie, des acteurs disposant d'un pouvoir sur le monde qui les environne, l'ouvrier, l'employé auront plus souvent tendance à se considérer comme l'objet de leur propre destin, comme ceux auxquels les choses arrivent sans qu'il soit possible de s'y opposer. L'adaptation, dans ce dernier cas, passe alors par la mise en oeuvre de stratégies cognitives, soit de processus de manipulation symbolique de la réalité visant à accepter cette dernière. C'est le recours, par exemple, à la notion de fatalité. Il se trouve que de telles stratégies sont très rapidement acquises par les jeunes eux-mêmes et peuvent représenter un puissant facteur d'adaptation, un paravent contre la révolte. Ainsi, Lévy Leboyer pose-t-il la question suivante à un échantillon de jeunes: "Il y a des gens qui n'ont jamais de chance, quoi qu'ils fassent". 77,5% des enfants de manoeuvres, ouvriers, techniciens, employés considèrent que cette phrase est juste. 40,5% des enfants dont le père exerce une profession libérale acceptent cette proposition. Ces différences résultent aussi bien de la socialisation que de l'expérience.

Comme le constate également Deschamps dans son étude sur

l'échec scolaire: "Il semble donc que les individus qui sont inscrits dans la filière (scolaire, ndr) la plus prestigieuse, c'est-à-dire des élèves définis sociologiquement comme dominants, se définissent et définissent leur univers en analogie avec leur position objective, leur place de dominant. L'élève de Classique se décrit comme une individualité, comme un sujet autonome, libre, évoluant dans un univers dont l'organisation est d'elle-même individualisée et qui repose sur le travail de sujets eux-mêmes libres et égaux. Objectivement déprécié par le système d'enseignement mais n'en étant guère rejeté, bien au contraire, l'élève des classes Pratiques peut difficilement reproduire une vision du monde alternative quant à ses modalités: c'est en tant que dominé dans un rapport de domination qu'il est placé et qu'il est contraint de se placer, cela dans la mesure où le discours de l'école est avant tout égalitariste, homogénéisant (Deschamps, 1982, pp. 207-208).

On consultera également sur ces stratégies le mémoire de fin d'études de Guillet et Overney, EESP, juin 1988.

d. Autre stratégie encore: le fait d'opposer les gratifications escomptées des heures de loisir au coût des exigences scolaires préfigure et socialise à la distinction qui sera opérée par l'adulte entre les moments de loisirs, valorisés, et les exigences d'un travail dont le sens n'est que de permettre d'obtenir les satisfactions que l'on peut attendre de la vie privée, des loisirs.

On retrouvera ultérieurement cette distinction chez les apprentis dont 1/5 seulement, selon Bérourd, estiment que l'on peut trouver un épanouissement dans son travail. La séparation entre temps de loisirs et de travail permettra alors de s'adapter à ce dernier:

"C'est surtout d'être enfermé, d'être tout seul là au milieu, le lundi matin puis, toute la journée, qui est pénible. Je n'entends que les fromages (sic). On voit le week-end arriver, on pense

au week-end à partir du mercredi et puis le jeudi et le vendredi sont vite passés quoi, parce qu'on se dit on s'en fout de se casser le cul et puis on emmerde l'autre avec ça" (apprenti fromager, Hirschi, p. 159).

e. L'idée que "ça passera", la projection de soi dans un avenir qui autorisera comme une sorte de "revanche" sur la situation actuelle permet aussi de tenir le coup.

"Une fois que vous avez votre certificat et vous vous présentez, vous êtes mieux considéré. Le patron sera obligé de vous traiter comme un ouvrier. On vous marchera moins dessus" (apprenti boulanger, cité par Hirschi, p. 158).

La valorisation du plaisir immédiat, associée à une comptabilité des joies et des peines qui se bouclent chaque jour, chaque semaine, en s'arrangeant pour que le solde soit positif est également une stratégie d'adaptation.

"Ca m'ennuie de devoir accepter tout cela. Ca dépend des jours. Il y a des jours où ça ne me fait rien et il y a des jours où ça ne me dit rien d'aller travailler, se lever, penser que les autres dorment" (apprenti boulanger, cité par Hirschi, p. 151).

Un aspect de cette culture de l'immédiateté mérite d'être souligné.

Il s'agit de son caractère fonctionnel, utile dans la société actuelle, compte tenu des nouvelles formes que revêtent les conditions d'emploi offertes dans certains secteurs. Plusieurs observateurs de la réalité économique et sociale ont constaté l'émergence, dans la plupart des pays européens, d'une transformation des conditions de travail. Que l'on parle d'économie duale, souterraine, d'économie à deux vitesses, le phénomène est identique: A côté de travailleurs stables, au bénéfice des avantages de la protection sociale et syndicale, on voit apparaître des postes de travail précaires, sous-rétribués, sans protection sociale. Même si cette évolution est moins grave en

Suisse que dans d'autres pays, cette précarisation des conditions de travail existe aussi chez nous. On peut même affirmer que le système des permis A l'institutionnalise. Les jeunes, et en particulier les jeunes chômeurs, les marginaux, les zonards, constituent alors une réserve de force de travail quasi idéale pour ces nouveaux postes et cela à plusieurs titres.

- Cette main d'oeuvre existe d'abord: on sait que les jeunes constituent environ le quart des chômeurs.

- Il s'agit ensuite souvent d'une main d'oeuvre contrainte d'accepter tout emploi du fait de sa sous-qualification.

- Enfin, et surtout, cette jeunesse est culturellement bien adaptée aux conditions de travail qu'on lui propose. Le goût de la satisfaction immédiate, l'absence de projets d'avenir, le refus des institutions, le fait de considérer le travail comme moyen de survivre, de gagner une liberté que l'on ne conçoit que dans le loisir et dans l'instant, autant de caractéristiques culturelles qui sont merveilleusement bien adaptées à la précarité de tels emplois. Nous sommes alors ici devant un paradoxe: ce sont les mêmes traits culturels qui nourrissent les craintes des adultes à l'égard des jeunes qui peuvent déterminer leur adaptation à des emplois précaires qui leur sont également proposés par des adultes. Certains adultes...

Ce phénomène pourrait se développer. Ce serait d'autant plus le cas, notons-le, que le système de protection sociale actuel serait remis en question.

Certains, bien sûr, se consoleront toujours de cette situation. Ainsi de Sir Mac Millan, ancien premier ministre Britannique qui, s'adressant aux jeunes, déclarait: "Pourquoi gémissiez-vous si fort devant le chômage, vous qui avez toujours revendiqué plus de loisirs" (cité in Bérout, 1984).

Le lecteur voulant prolonger les réflexions précédentes peut se référer à J. Denantes, 1987; Claude Dubarre, 1987; P. Roux, A. Pedraza, 1985.

6.3 Bibliographie - Comment s'en tirent-ils?

J. Amos, *L'entrée en apprentissage*, **Cahiers du service de la recherche sociologique**, No. 20, Genève, 1984.

G. Bérourd, A. Clémence, G. Meyer, *Les apprentis: images de soi et images du monde*, in: **Revue suisse de sociologie** 1(1985), pp. 61-90.

G. Bérourd, **La valeur travail attend-elle le nombre des années?** Communication à la session CENYC, CORK, Irlande, 16-23 septembre 1984, ISPA, ronéo.

Blackburn, Cottraux, **Thérapie cognitive de la dépression**, Paris, Masson, 1988.

Commission fédérale pour la jeunesse, **Maman Helvetia + Père Etat**, Berne, 1985.

Jacques Denantes, **Les jeunes et l'emploi**, L'Harmattan, Paris, 1987.

Claude Dubar (éd.), **L'autre jeunesse: jeunes stagiaires sans diplôme**, Presses universitaires de Lille, 1987.

F. Dubet, *Pour une définition des modes d'adaptation sociale des jeunes à travers la notion de projet*, **Revue française de sociologie**, vol. 14 (2), 1973.

J.-Cl. Deschamps; F. Lorenzi-Cioldi; Gil Meyer, **L'échec scolaire. Elève modèle ou modèle d'élèves?** Favre, Lausanne, 1982.

Droit des enfants et des jeunes, *Zone, sweet zone*, Pro Juventute, Lausanne, 1985.

M. Enial, *Le débat de la jeunesse comme catégorie sociale... marginale*, in: **Revue suisse de sociologie**, Vol. 11, No. 2, 1985.

Fellini, **Fellini par Fellini**, Calman-Lévy, 1984, p. 163.

D. Gros, *Des mouvements alternatifs: contribution à l'étude des nouveaux conflits sociaux*, in: **Revue suisse de sociologie**, 2(1987), pp. 193-216.

M. Guillet; S. Overney, **Echec et mots**, EESP, juin 1988 (mémoire ERGO).

S. Hirschi; E. Vanroth, **Comment s'en tirent-ils?** Mémoire ESSA, EESP, Lausanne, juillet 1984.

F. Le Play, **L'organisation de la famille**, Paris, 1871.

A.-C. Ménétreay, **La vie vite**, Ed. d'En Bas, Lausanne, 1982.

R. Müller, **Les jeunes en Suisse: entre la révolte et la résignation**, ISPA; Lausanne, septembre 1983.

Ph. Perrenoud, *Scolarisation et sens des savoirs: de l'obsession d'instruire la jeunesse pour son bien*, in: **Revue suisse de sociologie**, Vol. 11, No. 2, 1985.

P. Roux, A. Pedraza, *Vers l'institutionnalisation de la précarité du travail*, in: **Revue suisse de sociologie**, Vol. 11, No. 2, 1985.

A. Willener, **L'avenir instantané**, Favre, Lausanne, 1984.

6.4 Une piste pour le travail social?

Considérons deux jeunes, semblables, provenant du même milieu, ayant grosso-modo vécu les mêmes expériences.

Le premier termine son apprentissage, songe à un futur emploi et, peut-être, à épouser Clémentine. Vous savez bien, Clémentine...

Le second zone, a commis quelques menus délits et se retrouve dans une institution.

Peut-on penser que ces deux jeunes diffèrent essentiellement par le fait que le premier disposerait de stratégies adaptatrices dont serait dépourvu le second? Est-il possible, alors, de redonner à ce dernier une compétence sociale en l'armant

mieux cognitivement pour faire face à une réalité difficilement modifiable?

Peut-être, s'il faut en croire le courant thérapeutique dit "cognitivist", très répandu dans les pays anglo-saxons et qui commence à apparaître ici ou là en Suisse (voir I.M. Blackburn et J. Cottraux, 1988).

Attention cependant:

- cela n'a que peu de choses à voir avec les thérapies comportementales;

- et puis, bien sûr, le vieux dilemme subsistera toujours: est-il moralement acceptable d'adapter quelqu'un à une vie dont on ne voudrait pas pour soi-même?

Thème pour un autre cahier?

Mais que se passe-t-il sur la planète des jeunes? Conformistes, individualistes, résignés? Ou, au contraire, marginaux, révoltés, déviants? Ce petit dossier veut apporter quelques informations permettant de juger de façon nuancée de la situation de la jeunesse d'aujourd'hui. Avec une conclusion: si les jeunes ne sont plus ce qu'ils n'ont jamais été, il n'y a pas là de quoi penser que le destin des jeunes est à la mesure de la beauté du sourire d'un enfant...

Martial GOTTRAUX

Etudes de sociologie à l'Université de Lausanne. Enseigne la sociologie à l'EESP. Plusieurs publications, en particulier dans les domaines de la sociologie médicale et de la déviance.